

GAZETTE
DU
BON TOU

ART - MODES
&
FRIVOLITÉS

Lucien VOGEL Directeur



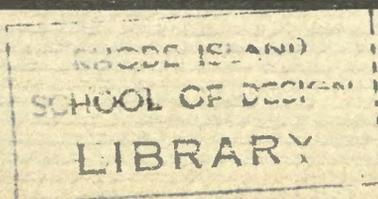
PUBLICATIONS LUCIEN VOGEL
CONDÉ NAST ÉDITEUR
PARIS

NEW-YORK

11, Rue Saint-Florentin, 11

LONDON

GENÈVE
NAVILLE et C^{ie}



BUENOS-AYRES
RODRIGUEZ GILES et C^{ie}



Les Couturiers et Modistes cités
ci-dessous

BEER PAUL POIRET

DOEUILLET CAMILLE ROGER

LANVIN VIONNET

MARTIAL
& ARMAND

WORTH

ainsi que les Tailleurs pour Hommes
dont les noms suivent

KRIEGCK

LARSEN

LUS & BEFVE

apportent à cette Gazette, avec leur
collaboration, l'aide de leurs conseils.



GAZETTE DU BON TON

ART - MODES - FRIVOLITÉS

Rédacteur en Chef, MARCEL ASTRUC.



SOMMAIRE DU NUMÉRO SIX

1922

5^e Année

ANECDOTES ROMANTIQUES.	Edmond JALOUX.
<i>Dessins d'ERIK SIMON.</i>	
LES ROBES-PAGNES	de VAUDREUIL.
<i>Dessins d'André MARTY.</i>	
EN MER OU COSTUMES ORIGINAUX ET PRATIQUES POUR FAIRE DU YACHT, DU BATEAU A VOILE, L'ÉTÉ, SUR LA MER.	Émile HENRIOT.
<i>Dessins de BÉNITO.</i>	
ARMORIAL DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS	Jean de BONNEFON.
<i>Dessins de Gaston JOUBERT DE BUSSY.</i>	
PYJAMAS D'ENFANTS.	Georgette BERCKMANS.
<i>Dessins d'Helen SMITH.</i>	
CLAIRS DE LUNE ET DÉJEUNERS DE SOLEIL.	Jean LABUSQUIÈRE.
<i>Dessins de MARIO SIMON.</i>	
LE TON DE PARIS.	George BARBIER.
<i>Dessins de Ch. MARTIN.</i>	
OU VA LA MODE?.	Croquis du BON TON.
LA MODE ET LE BON TON	Jeanne RAMON-FERNANDEZ.

PLANCHES HORS-TEXTE

L'ÉTÉ	par Charles MARTIN.
SUZANNE ET LE PACIFIQUE.	par SIMÉON.
LA CALINE. — Robe, de Doeuillet. Veston, de Larven	par André MARTY.
LONGCHAMP. — Robe, de Beer. Jaquette, de Kriegck.	par BÉNITO.
LE NID DE PINSONS. — Robe d'après-midi et robe de fille, de Jeanne Lanvin.	par André MARTY.
L'ENTREVUE MATINALE. — Tailleur, de Martial et Armand. Pardessus, de Lus et Befve.	par Georges LEPAPE.
LA GLACE. — Manteau du soir, de Paul Poiret.	par André MARTY.
ESPÉREZ... — Robe du soir, de Worth	par George BARBIER.

pour paraître prochainement

AMAL
et
LA LETTRE
DU ROI

PAR
RABINDRANATH TAGORE
TRADUCTION D'ANDRÉ GIDE
BOIS GRAVÉS DE FOUJITA

EN UN FORMAT IN-QUARTO COQUILLE ET TIRÉE SUR PAPIER D'ARCHES, CETTE ÉDITION ORIGINALE, COMPOSÉE EN VIEUX ROMAIN ET TIRÉE SUR LES BOIS ORIGINAUX DESSINÉS ET GRAVÉS PAR FOUJITA SERA LIMITÉE A : 7 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 7 SUR VIEUX JAPON A LA FORME, COMPRENANT UNE SUITE DES BOIS, TIRÉS D'APRÈS LE PROCÉDÉ JAPONAIS SUR MASSA DASA DU JAPON AU PRIX DE 420 FR.
123 EXEMPLAIRES SUR ARCHES NUMÉROTÉS DE 8 A 130 AU PRIX DE 60 FR.
12 HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE I A XII

Les Publications Lucien Vogel
Rue Saint-Florentin, 11 - Paris

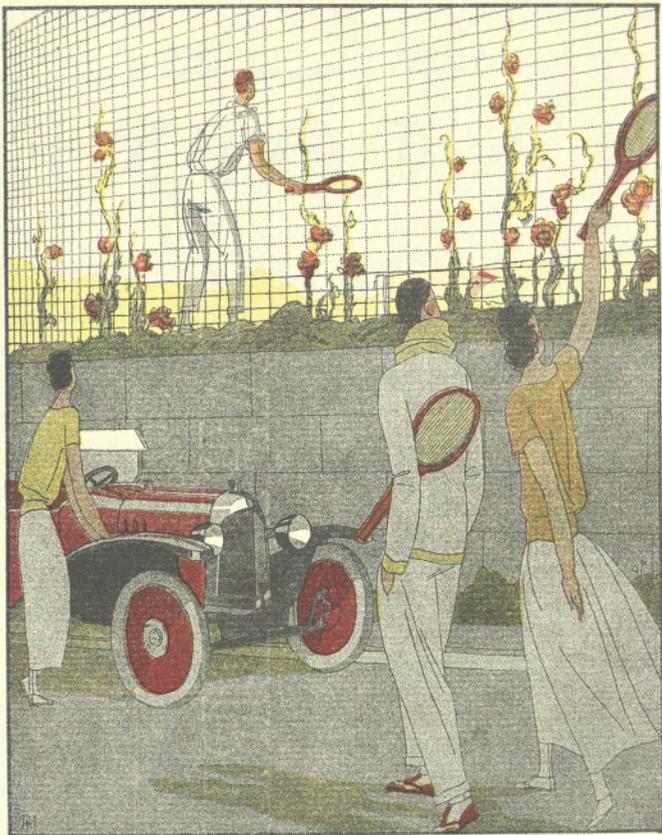
vient de paraître

ANTOINE
ET
CLÉOPATRE
de W. SHAKESPEARE

TRADUIT PAR
ANDRÉ GIDE
ILLUSTRATIONS
DE
DRÉSA

EN UN TIRAGE ORNÉ DE LETTRINES DESSINÉES ET GRAVÉES SUR BOIS PAR LLANO-FLOREZ ET LIMITÉ A VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VIEUX JAPON, DONT DIX HORS COMMERCE AU PRIX DE 500 FR.
ET A CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES TEINTÉ NUMÉROTÉS, AU PRIX DE .. 200 FR.

LES PUBLICATIONS LUCIEN VOGEL
A PARIS, 11, RUE SAINT-FLORENTIN



LA **CITROËN** ET TOUS
LES SPORTS
LE TENNIS

no 6 '22



LA MAISON DE GOETHE

ANECDOTES ROMANTIQUES

Le 10 juin 1923, il y aura un an que, pour la première fois, Eckermann pénétra dans la maison de Goethe et, frémissant d'émotion, commença de noter sur un journal intime les propos de son idole.

Il se présenta à midi. Un domestique l'attendait. Des moulages de statues grecques qui décoraient l'escalier évoquèrent à ses yeux la passion de son maître pour l'art antique. Nous pouvons supposer que c'étaient là de médiocres reproductions de sculptures à demi décadentes et de tumul-tueux plâtres romains. Mais ils subjuguèrent le faible Eckermann. De nombreuses femmes passaient et repassaient dans la maison. (Il ne nous dit pas si elles étaient jolies.) Eckermann fut introduit dans une pièce fraîche, qui avait un canapé et des chaises rouges, un piano et beaucoup de tableaux. Quelqu'un entra, en redingote bleue et en souliers; il avait un visage brun et plein, majestueux, travaillé de replis profonds, où l'on lisait la loyauté, le calme, la maîtrise de soi-même. Il s'exprimait avec une royale lenteur.

— Je sors d'avec vous, dit-il, toute la matinée, j'ai lu votre écrit, il n'a besoin d'aucune recommandation; il se recommande de soi-même. C'était Goethe.

Mais tous les visiteurs que recevait l'auteur de *Faust* ne se présentaient pas aussi cérémonieusement. En mars 1807, Bettina Brentano, la sœur du poète Clément Brentano, qui devait épouser le romancier Achim d'Arnim, ayant un culte pour Goethe, résolut de se rendre à Weimar. Mais on était en pleine occupation française, il fallait traverser les armées. Que fait Bettina? Elle commande une redingote, un gilet, des pantalons d'homme. Elle part avec sa sœur et son beau-frère. Elle a un bonnet de peau de renard, un pistolet à la main, un sabre au côté. Elle aide, à chaque relais, les palefreniers à dételar, à atteler les chevaux. Elle a vingt ans et elle est charmante. Elle arrive à Weimar.

— Pauvre enfant! lui dit Goethe en la voyant, vous ai-je fait peur?

Il lui parle de la mort de la duchesse Amélie de Saxe-Weimar. La conversation languit.

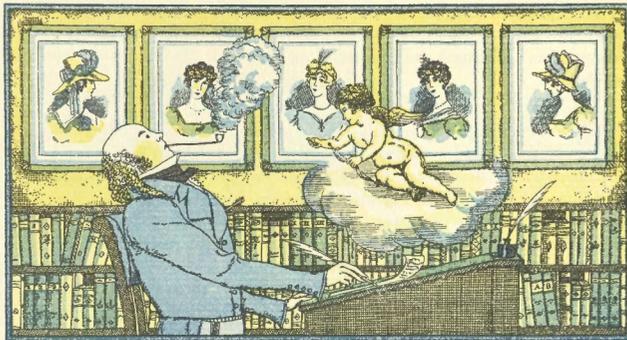
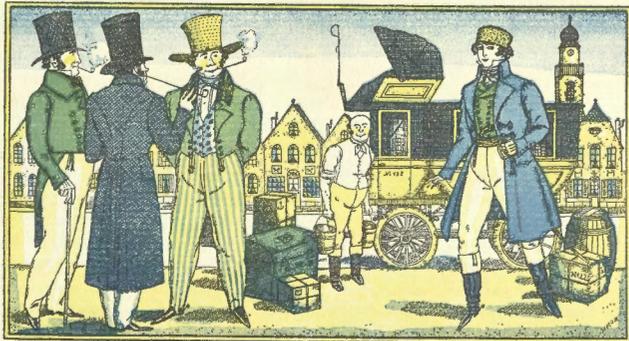
— Je ne puis rester sur ce canapé, dit Bettina impétueusement.

— Eh bien, faites ce qui vous plaira, répond Goethe.

« Je me jetai à son cou, écrivait Bettina le lendemain, et lui m'attira sur ses genoux et me serra contre son cœur. Tout devint silencieux, tout s'évanouit. Des années s'étaient écoulées dans l'attente de le voir; il y avait longtemps que je n'avais dormi. Je m'endormis sur son cœur, et quand je me réveillai, une nouvelle existence commençait pour moi. »

✦ ✦

Nous ne saurons jamais ce qu'était l'amour pour les romantiques allemands. Tant de siècles ont passé depuis cent ans que le secret de leurs sentiments



alambiqués et contradictoires est perdu pour nous! Quand il habitait Stof, Jean-Paul Richter était amoureux à la fois de cinq jeunes filles : Caroline Schlöder, Amône Herold, Frédérique Otto, Hélène Wernlein et Renée Wirth. Il leur écrivait à toutes des lettres également passionnées et également sincères. Mais à bien d'autres aussi, il envoyait des missives aussi tendres; voici la fin de l'une d'elles, dédiée à une jeune fille qui allait se marier :

« O céleste St..., maintenant je puis t'avouer dans ton lit nuptial que j'étais amoureux de toi. Comme je voudrais que tu puisses te marier sans époux! Je te souhaite tout dans ce mariage, — excepté ton époux, je te souhaite tout ce qu'il peut avoir de bon, — excepté sa durée! »

Il est vrai que cette céleste St..., Jean-Paul Richter ne l'a jamais vue! A Berlin, il est reçu triomphalement par toutes les femmes, depuis la reine de Prusse jusqu'aux actrices. A toutes, il distribue généreusement de ses cheveux. (Ce qui est admirable, car il n'en avait plus beaucoup!) Mais en revanche, il emporte quelques-uns des leurs!

Il n'était point beau, mais fort grand et fort pâle. Il levait le plus souvent les yeux au plafond, comme font les chats quand ils font semblant de ne pas comprendre ce qu'on leur dit. Il avait le cou et le haut de la poitrine nus; ses cheveux blonds, rares sur le front, mais encore longs par derrière, tombaient librement sur ses épaules.

C'est ainsi qu'il faut se le représenter à Gotha, passant une soirée délicate avec une de ses amies, la comtesse Schlaberndorf; il était assis avec elle

sur un sofa; et cette jeune femme le tenait d'une main, tandis que de son bras droit, elle serrait sa fille sur son cœur. Cette image-là, c'est peut-être le romantisme allemand, tout entier, dans sa complexité et dans son comique profond.

* *

Il faudrait raconter aussi le suicide de Caroline de Gtnderode, jeune fille amoureuse d'un intellectuel prétentieux et sans cœur, Creuzer. A bout de passion et de désespoir, elle se poignarda, par un beau crépuscule, au bord d'un lac. Creuzer la regretta beaucoup, bien entendu; car il est, en général, plus facile de regretter une femme que de l'aimer. Puis devenu veuf de sa première femme, qui l'avait, elle aussi, perdu un premier mari, il épousa une seconde veuve; et il lui dit un jour de romantique confiance: « Quand, après la mort, nous serons réunis, toi et ma première femme, vous irez rejoindre votre premier mari; mais moi, j'irai rejoindre la Gtnderode! »

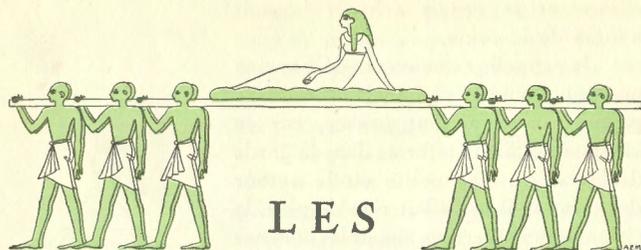
* *

Il faudrait raconter aussi certain extraordinaire voyage que fit Ludwig Tieck avec Elisa de Recke, la sœur de la duchesse de Courlande. Elle entendait rester pure, mais Tieck l'adorait. Alors elle emmenait avec elle une femme de chambre ravissante et qui lui ressemblait... Et Tieck, à chaque relais, revenait à elle, toujours enthousiaste, toujours épris et poétique, mais moins pressant!

Edmond JALOUX.



TIECK



LES ROBES - PAGNES

J'AI aimé une reine, une reine d'Égypte, dans les temps de l'antiquité, elle en palanquin porté par des esclaves, moi, obscur, confondu dans la foule prosternée des peuples pressés sur les pas des porteurs de sa litière. Nitocris, qu'elle s'appelait. Elle était la plus belle des femmes de son temps, blonde avec le teint rose. Quand elle se faisait porter, la chaleur tombée, le soir et sous la brise des chasse-mouches, sur les chantiers de construction des monuments absurdes élevés par une multitude de misérables à la gloire de son règne, il n'y avait pas de princesse plus exquise. Elle se noya dans le Nil en faisant arriver, pour plus de commodité, par des travaux d'art ce fleuve dans sa chambre. Ces reines d'Égypte, avec Cléopâtre, il n'y en avait pas deux comme elles pour mettre de l'originalité dans le suicide.

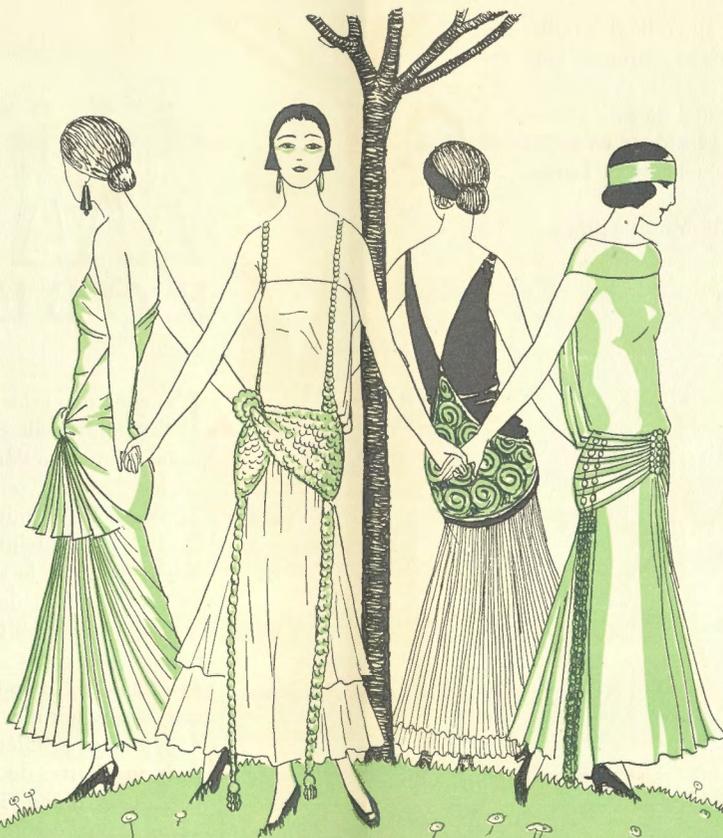
Amant d'une si grande princesse, j'étais officier de sa maison, attaché à la personne royale; le soir, je me couchais en travers de la porte de son appartement; et puis, quand tout était endormi dans le palais, je ne perdais pas une

minute et je venais achever la nuit auprès de la reine.

Je rappelle ce souvenir déjà ancien non par vanité, certes, mais ce sont les pagnes qui m'y font penser, car ce vêtement était d'uniforme dans la garde de la reine : une petite étoffe autour des reins et il ne fallait rien de plus, la charmante souveraine aimait les hommes bien faits et choisissait les plus beaux Égyptiens. D'ailleurs, également, elle élevait à tour de rôle au grade de capitaine de sa garde chacun des hommes qui la composaient. Et c'était précisément le capitaine des gardes qui couchait la nuit en travers de la porte de la reine, c'est-à-dire dans son lit.

La civilisation de l'Égypte avait atteint, de toute antiquité, un grand raffinement. De sages institutions, comme ces gardes du corps, conciliaient les appétits de la monarchie avec le contentement des peuples, attachaient à la couronne par les plus doux liens l'armée soutien naturel du trône.

Rien ne nous rendra des tableaux si magnanimes : la garde de Nitocris sous le soleil de là-bas et de ce temps-là, les colonnes de bronze des jambes alignées et les poitrines de cuivre



rouge, bombées, passées en revue du haut de son palanquin par la plus capricieuse des princesses... Non loin, le Nil emportant parmi le pullulement des crocodiles, animaux sacrés, la barque de l'Égyptien; un vol d'ibis roses s'abattant sur les rives; vers le désert, patientes fourmis occupées à monter le long d'une pente artificielle des pierres de taille d'une éclatante blancheur, les peuples captifs bâtissant sous le fouet des gardiens la troisième pyramide.

Époques formidables à jamais ensevelies dans la boue du vieux Nil, époques mortes... En ce qui touche notre sujet particulier ici : les pagnes, on ne pourra pas compter, de toutes façons, de les voir revenir à la mode d'une manière aussi intégrale qu'à Bubaste et Saïs, du temps que j'étais capitaine des gardes, et vêtu avec une si agréable légèreté. On doit songer seulement à donner à des vraies robes d'aujourd'hui le mouvement caractéristique du pagne et c'est tout ce que l'on peut faire tant que dure l'état présent des mœurs. D'ailleurs, ça ne sera pas laid du tout, des robes serrées à la hauteur où l'on s'assoit. On remarque que c'est une

mode parfaitement logique amenée par la querelle des tailles basses et des tailles hautes, où par un curieux retour ce sont les tailles basses qui ont le dessus.

La robe-pagne finit le débat en donnant à la même robe deux tailles, une haute et une basse, toutes les deux en même temps, ce qui est une solution bonne, et la meilleure de toutes, faisant plaisir à tout un chacun.

de VAUDREUIL.



En Mer

OU COSTUMES ORIGINAUX ET PRATIQUES POUR FAIRE DU YACHT, DU BATEAU A VOILE, L'ÉTÉ, SUR LA MER.



Je me souviens d'un voyage délicieux, avant la guerre, naturellement (je vous dis qu'il était délicieux)... Il va même y avoir neuf ans, comme le temps passe ! Mais je sais bien pourquoi ce voyage est si charmant dans le souvenir :

il fut comme tous les voyages devraient être, quelque chose d'agréable en soi, pour le plaisir du changement, au gré du vent et de l'aventure, sans itinéraire précis. Du moins si, on l'avait prévu cet itinéraire. Nous devions partir de Marseille, toucher Alger et revenir par la Sicile. A la joie promise, le hasard, ce dieu des voyages, en substitua une bien plus belle : qui est de faire tout autre chose que ce qu'on s'était proposé. De sorte qu'ayant imaginé l'Afrique, Agrigente, Palerme, et beaucoup joui par la pensée préalable de ces illustres endroits, nous eûmes le plaisir de voir ce que nous n'attendions pas, la Corse, par exemple, et Majorque. Majorque est une île jaune, torride, avec de très fraîches ruelles, où toute une famille de



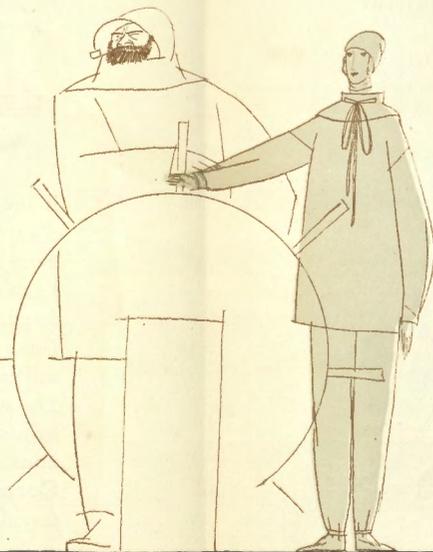


Hollandaise

même pas besoin de choisir sa destination : le capitaine est là pour ça. Vous, vous n'avez qu'à bien trier vos compagnons de promenade. Si jamais je recommence un tel voyage, je sais bien ceux que je voudrais : des amis qui n'aient pas le cœur trop sensible, mais contents de tout, de jolies dames capables de rêver longuement, le soir, et de se taire sans nommer Pascal, devant l'infini du ciel et des flots, un aimable conteur d'anecdotes, un autre qui sache le nom des étoiles, et la nuit, sur le pont, nous puisse faire de beaux cours d'astronomie, sans toutefois en abuser. Et, bien sûr, on n'oublie-

danseuses vint égayer, le soir, notre navire. Je me souviens aussi d'un très agréable *anis del mono* coupé d'eau glacée, à Palma, dans une cour d'auberge où chantait une fontaine invisible. Celui qui nous en régala paya les huit ou dix verres d'un louis d'or : on lui rendit avec beaucoup de remerciements trente-deux pesetas de monnaie. Ces temps-là ne reviendront plus...

Mais ce qui peut revenir encore, c'est un voyage de la sorte, où l'on part sans savoir pour où, où l'on va poussé par le vent, où l'on aborde à l'aveuglette un pays qu'on n'a pas choisi. C'est l'avantage de la mer. Le plaisir commence au moment même qu'on la touche. On n'a



Pêcheur d'Hlande

rait pas le spécialiste de la T. S. F. C'est si amusant quand on est perdu sur les eaux de ne plus rien savoir du monde, et, sans souci des contingences, de recueillir seulement dans la solitude, sans nulle voile et nul panache de fumée à l'horizon, les nouvelles que lancent à l'espace, du bout de leurs fines antennes, les mille navires invisibles poursuivant leur route marine...

Le grand plaisir de la vie à bord est d'une extrême liberté. Il y faut un bar, avec la brillante nickelerie nécessaire à la confection des cocktails, un barman savant et des bouteilles de champagne en quantité suffisante pour pouvoir amuser les dames : on en jette une (bouteille) par-dessus bord, de temps à autre : à une certaine profondeur, elle éclate avec un bruit sourd, à cause de la pression. — Il y a naturellement un jazz, pour faire danser, sur le pont, si la mer est calme. — Le principe sage est de laisser chacun faire ce qu'il veut, fût-ce de rester seul, accoudé longtemps sur le bastingage, à suivre les évolutions des mouettes ou les ébats comiques des dauphins amis des navires, qui suivent le vôtre dans son sillage.

Recommandation pour les dames : être vêtues de telle sorte qu'elles n'aient pas peur d'être

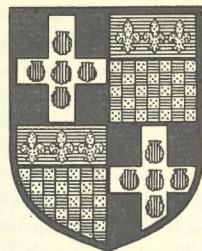


Catalan

mouillées. Car on tombe à l'eau quelquefois : voyez Virginie. La pudeur fut cause de sa mort ; elle n'avait point voulu quitter ses habits et préféra d'être engloutie plutôt que sauvée toute nue. Elle ne savait pas nager. Avis aux têtes folles qui aiment les petits bateaux.

Autres avis très importants : habillez-vous comme vous voudrez, en mousse, en midship, en gondolier, en barcarol, en scaphandrier, mais laissez le pilote tranquille. C'est un homme sérieux qu'il est bon de ne pas jeter inconsidérément dans le trouble, faute de quoi, un faux coup de barre, et vous voilà chez les crevettes. Et puis, si l'eau commence à remuer, que vous vous sentiez un peu vague, n'insistez pas, allez vous coucher. Il ne suffit que d'une minute pour être pleinement ridicule.

Emile HENRIOT.



SAINT-SIMON

ARMORIAL DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

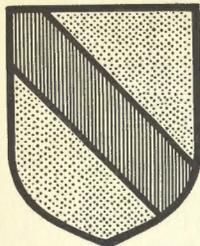
LES GRANDS SEIGNEURS ET LES ENVIRONS

LES beaux noms français sont parfois devenus de grands noms littéraires, quand ils se sont inscrits sur les couvertures des livres. Plus souvent, des personnages illustres par leurs actions ou par leur sang se sont montrés petits dans l'art de l'écriture.

Laissons La Rochefoucauld frappé par le triple isolement de la misanthropie, du génie et de la gloire : nous trouvons des grands seigneurs infiniment variés dans la qualité du talent. Mais tous diffèrent du commun des littérateurs en ce qu'ils ne laissent pas "d'école". La dilatation de leur "moi" n'encourage pas la formation du cortège imbécile, qui est celui des disciples.

Les écrivains couronnés échappent ainsi au triomphe facile de l'imitation. Ils ont quelque chose de particulier dans leurs motifs d'écriture et gardent la hauteur d'isolement dans le style, comme dans la destinée.

Un nom parmi les grands fait équation de génie avec les plus célèbres d'entre les gens de métier : Saint-Simon ! Le terrible duc, le duc des "Mémoires" qui tenait plus à son duché de 1635 et à l'antiquité, d'ailleurs douteuse, de sa



LIGNE

maison qu'à toutes les œuvres écrites, portait "aux 1 et 4 de sable, à la croix d'argent, chargée de cinq coquilles de gueules; aux 2 et 3 échiquetés d'or et d'azur; au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or". Il avait en cimier cette forme de génie, cette originalité hissante,

par quoi un homme fixe sur son écu et sur sa tête le rayon de l'immortalité.

La Cour de France a été le champ merveilleux où Saint-Simon a enfoncé l'acier de sa haine. Arrachant la monarchie par la racine, desséchant le Roi par la tête, couchant dans la terre la bréhaigne Maintenon, l'écrivain a la force du talent, de l'invention et de l'imagination jusqu'à la calomnie. Ces pages de reportage séculaire vivent par la couleur étendue sur le champ dévasté, par cet art de peindre, qui est tout. Les tons brusques et violents éclatent sur le ciel lavé, déteint et pluvieux des classiques.

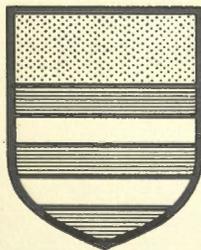
Peintre de son temps, Saint-Simon reste de tous les temps et précurseur des "modernes" et des futurs.



L'autre grand seigneur qui, longtemps après Saint-Simon, a été le plus loin dans l'art de l'esprit français... n'est pas né Français. Mais il a pris la grande naturalisation à toutes nos sources de clarté irisée : le prince de Ligne est le plus spirituel, parmi ceux qui ont créé un style vivant et mouvant avec des libertés dans la grammaire et des audaces dans le mot. Il se montre jusqu'au fond l'être atteint de "noblesse", maladie dont l'humanité s'est guérie par les révolutions, pour prendre en ce bain rouge d'autres maux moins jolis. Ligne, chargé de duchés, de principautés, de comtés portait les armes les plus simples, donc les plus belles : "d'or à la bande de gueules."



Cet esprit allumé sur les ruines fait contraste avec un autre flambeau incertain du même temps. Riquet ou Riquetti de Mirabeau, gentilhomme de Provence, marquis de 1685 fut grand seigneur dans la laideur, dans les passions et dans le culte voué à une reine. Ses armes étaient "d'azur à la bande d'or, accompagnée en chef d'une demi-fleur"



VAUVENARGUES

178

BROGLIE



MIRABEAU



LÉVIS

de lis du même et en pointe de trois roses d'argent rangées en demi-orle."



Cette fougue était alliée par le sang à un de ses prédécesseurs dans les lettres : Vauvenargues. A côté de l'orgueilleuse et vilaine huppe de l'orateur, la figure de Vauvenargues "laide à effrayer les enfants" paraît douce et charmante, avec la fatuité de ses tristesses et de ses dégoûts. Ce marquis de 1722 dont la maison est éteinte, portait des armes si belles qu'elles ont l'air d'être féodales : "fascé d'azur et d'argent."



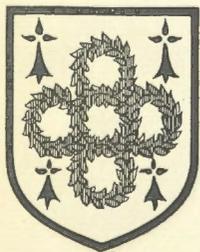
Les Broglie, ducs et princes, montés au plus haut, de la plus basse origine, ont donné des gens de lettres à toutes les générations. Ces œuvres d'histoire sont égales par leur dégagement d'ennui. Ce ne sont pas leurs écrits mais leurs vies qui donnent aux curieux des tentations de volupté. Tous les Broglie sont dignes de cet éloge qu'une femme d'esprit discernait à un académicien de ce nom : "Le duc de Broglie entre à l'Académie entre deux virgules."

Leurs armes, "d'or au sautoir ancré d'azur" peuvent se placer à côté de celles des Levis-Mirepoix, plus nobles mais plus lassant encore dans l'ombre de leur écu, "d'or à trois chevrons de sable". Ils ont fait des livres sur leur imaginaire alliance avec la Vierge Marie. Ils ont une réelle parenté avec cette gracieuse M^{lle} de Levis qui a écrit un roman, sous ce titre : "La lampe file." Cependant un Levis a laissé de profondes "Pensées". Mais il est au ban de la famille.



Pour trouver une littérature plus ducalement effacée que celle des Levis, il faut aller dans la cave du duc d'Audiffret-Pasquier. Il fut de l'Académie.

Mais aucun de ses collègues ne connut les titres de ses ouvrages. Le titre de duc est plus connu. Il ne se perd que dans la nuit du temps de Louis-Philippe. L'entortillement des armoiries est de trop longue lecture. Il suffit d'en voir l'image.



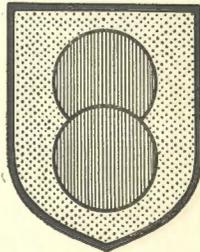
PIMODAN

179

MONTESQUIOU



AUDIFFRET-PASQUIER



Duc encore, M. de Pimodan, duc du pape par l'héroïque fin du général ! Les vers du fils ne valent pas la mort du père. Quant au titre romain porté par ces excellents Français, il a été reconnu... en Bavière, entre 1870 et 1914. Un enfant a racheté les mauvais vers et les méchants parchemins en tombant avec gloire pour la France dans la grande guerre.

Les armes sont "d'argent à cinq couronnes de feuillage de gueules s'entre-touchant, accompagnées de quatre mouches d'hermine de sable."



Des Pimodan, remontons à Montesquiou. Robert de Montesquiou a donné un éclat viager à une branche de cette illustre maison qui porte "d'or à deux tourteaux de gueules, l'un sur l'autre."

Assis à l'écart du monde qui était le sien, Robert de Montesquiou eut la méchanceté ouatée d'une douairière. Son insolence était tempérée par la peur des coups. Il ignorait la sincérité dans la sensibilité. Mais parfois il montait à la grâce par la recherche de l'impertinence. Il est mort en 1921, déjà oublié n'étant plus détesté, semblable ainsi à ces Voguë, dont nul ne sut quel était l'écrivain, quel était l'ambassadeur. Car les deux furent obscurs dans les académies, sous leur paradoxal écu : "d'azur au coq chantant d'or, crété, barbé (ou barbant) de gueules."



Après Voguë il n'y a plus rien. Mais avant les académiciens des siècles dix-neuvième et vingtième il y eut le marquis de Sade. Ce très grand seigneur a laissé une réputation mauvaise dans le monde, et l'adjectif "sadique" dans la langue française. Ses livres ont tous les vices, y compris celui d'être illisibles et mal écrits, dans un siècle où tout le monde écrivait agréablement. La gloire des Sade est moins dans leur littérature que dans le souvenir de leur aïeule Laure, muse de Pétrarque. La pureté étoilée de l'une, l'imagination boueuse de l'autre portaient également, "de gueules à l'étoile d'or, chargée d'une aigle de sable."

Tel est le bouquet des fleurs mortes, au jardin de l'ancienne société.

Jean de BONNEFON.



VOGUË

180

SADE



PYJAMAS D'ENFANTS

LA nuit est le domaine des petits enfants ; pour eux, la veille encore, elle était la seule patrie. Dans leurs premiers sommeils, peut-être revoient-ils les univers lointains d'où ils nous sont venus, étrangers confiants ayant élu le seuil de nos demeures pour y connaître le prélude de leurs existences terrestres.



Aujourd'hui j'ai joué à la maman avec le tout petit être qui m'a été confié, pour quelques heures, par des amis. Sans

181

doute ai-je été fort maladroite en ce rôle nouveau, tant la fragilité de ce petit paquet blanc et rose m'émeut.

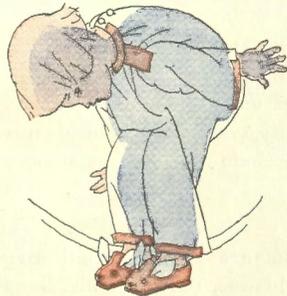
Pendant la cérémonie du bain, je l'ai manié avec mille précautions, comme un objet délicat et précieux que l'on craindrait de briser; il me semblait aussi que mes doigts auraient pu s'emprendre dans ses chairs tendres et les déformer comme une cire molle.

Serait-ce la conscience de leur fragilité qui rend les nouveau-nés si confiants? Sentent-ils que nul n'aurait la cruauté de faire souffrir des créatures aussi désarmées?



* *

"Mon fils dort et je l'admire; il dort avec ardeur, il dort avec application; depuis les bouclettes de ses cheveux, si fins qu'ils font songer à un duvet d'oiseau, jusqu'aux ongles nacrés de ses orteils minuscules, tout en lui s'abandonne au sommeil.



"Au matin, quand il s'éveillera, il me regardera avec des yeux étonnés et profonds semblant hésiter entre

les souvenirs du rêve d'autrefois et les réalités encore peu familières de la vie."

* *

Avez-vous remarqué combien les tout petits enfants déploient d'énergie dans tous leurs actes? Leurs repas, c'est avec avidité qu'ils les prennent; le lait, pour eux, c'est de la vie qu'ils avalent; ils la réclament et l'assimilent par tous leurs pores. Ils sont sans répit à l'affût des nouvelles choses qu'il faut apprendre et connaître; ils écoutent autant avec leurs yeux qu'avec leurs oreilles; ils aiment à voir autant avec les doigts qu'avec les yeux. Et, comme rien ne leur paraît inaccessible, depuis qu'il y a des petits enfants ils ont convoité la lune qui est un bel objet rond et luisant et se balance à l'horizon de façon très tentante.



* *

Tout est merveilleux aux yeux de l'enfance. Un jardin, quel univers! les insectes aux pattes alertes, aux ailes brillantes; la terre qui craque sous les pas; les pâquerettes qu'il est permis de cueillir; d'autres fleurs,



belles et parfumées, qu'il faut contempler avec respect; les moineaux qui piaillent en voltigeant et parfois sont si proches qu'il serait aisé de les toucher... si soudain ils ne s'effarouchaient; le papillon mort qui ne remue plus — pourquoi?

* *

Et la première merveille c'est, au début, se mouvoir à travers ce vaste monde sur des jambes très potelées et malhabiles encore. Quelle ivresse laborieuse, quelle bonne volonté touchante! Voyez les tout petits enfants tentant leurs premiers pas : ils ne rient pas, oh non! Ils attachent sur vos yeux des yeux sérieux, réfléchis, à cause de la difficulté très réelle de cet acte grandiose : marcher... vivre...

Georgette BERCKMANS.



CLAIRS DE LUNE ET DÉJEUNERS DE SOLEIL

ISABELLE, vos sœurs s'étaient complaisamment éloignées et leurs rires moqueurs, l'un après l'autre, s'évanouirent dans la forêt. Les cigales, grisées de soleil, vous criaient que nous étions seuls, mais vos yeux fixés sur la mer demeuraient comme elle immobiles. Je pris votre main qui jouait avec le sable de la dune, et la poussière brûlante, entre nos doigts mêlés,

coula comme un frisson. Votre épaule était si nue près de mes lèvres qu'un baiser étourdi s'y posa.

Pudeur néfaste, ô temps perdu ! Vous vous dérobez à ma joie... Un impondérable chiffon, sorti je ne sais d'où, s'ouvre d'un vol effarouché, se déploie en mille fleurettes et voile à mes yeux désolés ces épaules, ces bras, cette gorge surprise :

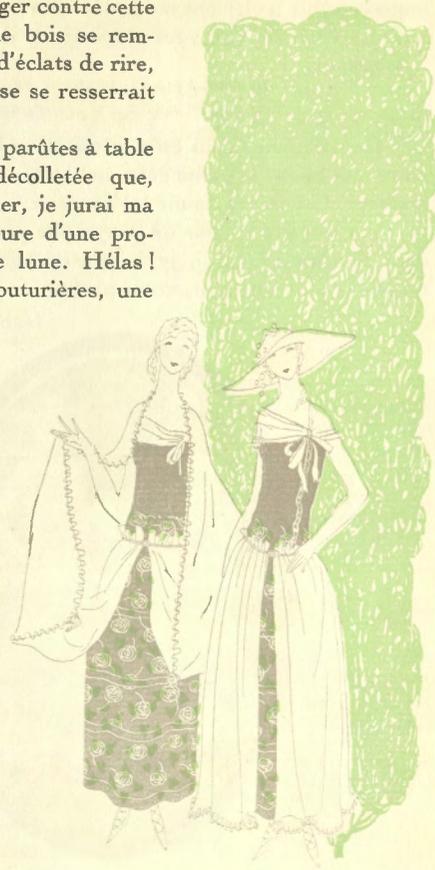
— « Isabelle, cœur glacé, combien ce joli manteau me déplaît !

— « Monsieur qui n'y connaissez rien, ceci n'est pas un manteau. Dites, s'il vous plaît, une cape et pas même, un voile, une aile, un rien qui nous protège. Madame Lanvin a prévu les soleils trop ardents, les tissus trop fragiles, les amoureux trop indiscrets... Ne voyez-vous pas que les mêmes dessins fleurissent à mon corsage et que cette cape est une petite sœur de ma robe ?



J'allais m'insurger contre cette petite sœur, mais le bois se remplissait à nouveau d'éclats de rire, et la ronde moqueuse se resserrait autour de nous.

Ce soir-là vous parûtes à table si imprudemment décolletée que, tout le long du dîner, je jurai ma revanche. Vint l'heure d'une promenade au clair de lune. Hélas ! Dieu punisse les couturières, une nouvelle cape issue de votre nouvelle robe jetai encore la nuit sur votre chair. Vous me le fîtes malicieusement remarquer. Je vous entraînai sans mot dire vers notre sentier favori et, tandis que nous errions à travers les colonnes d'argent de la forêt, je m'appliquai sournoisement à dégrafer de vos épaules cette étoffe insupportable. Elle glissait déjà le long de votre nuque, quand son



imperceptible frôlement me trahit. Un bond vous éloigne de moi, un éclat de rire vous emporte et, de mes bras trop tôt triomphants

*Cette proie, à jamais ingrate, se délivre
Sans pitié du sanglot dont j'étais encore ivre!*

Isabelle, vous vous êtes enfuie, abandonnant par dérision entre mes mains la petite cape embaumée qui causa tout notre malheur. Comme le faune mallarméen, j'emportai tristement vers ma retraite le voile de la nymphe perdue. Je m'enfonçai dans l'ombre avec lui, je le pressai contre mes lèvres, j'y respirai, toute une nuit, votre parfum...

Jean LABUSQUIÈRE.



188

LE TON DE PARIS

C'EST le titre et qui n'a rien à voir avec le "Bon Ton", d'une comédie de Lauzun où cet amateur élégantissime esquisse en traits nets, secs, et pourtant aimables, une suite de tableaux parisiens, mêlés de grâce retenue et de corruption délicate; on dirait une suite d'eaux-fortes tirées sur satin. Il régnait à cette époque, chez nous, un esprit dont je voudrais, sinon tenter la définition, du moins noter quelques traits curieux; un esprit dont la qualité semble résider dans la mixture d'éléments très divers et comme opposés. C'est le moment où va sombrer dans le sang une société charmante, usée à force de politesse, lentement corrompue et devenue plus exquise à mesure qu'elle se fanait; et où va renaître de ses débris un monde nouveau, tendre, ingénu, lascif, enchaîné au précédent par le même appétit de plaisir.

Dieu me garde de généraliser, je ne veux parler ici que d'un tout petit cénacle, je ne veux étudier qu'un certain tour d'esprit, — le fruit que je choisis a été piqué par une abeille; mais qui donc a dit, que de ces fruits, la saveur l'emportait sur tous autres?



Christy

Époque charmante où les boiseries sont ciselées et dorées comme des bagues, où les bras doucement infléchis des sofas semblent s'ouvrir pour des chutes moelleuses, où parmi les festons, les guirlandes et les nœuds, se répètent les torches, l'arc, le carquois, les colombes insatiables, la lampe gardienne des veilles, les cœurs consumés, tous les emblèmes de l'amour insinuant et perfide.

Les failles sont devenues frêles à se rompre sous les doigts qui les pressent, les robes ont pris une ampleur propre à dissimuler une demi-douzaine de sigisbées, et les chevelures savamment entrelacées, poudrées, adonisées, chargées de palmiers en plumes, de rivières en diamants, ont dans leur croissance merveilleuse l'aspect de charmillés, de bosquets, d'arbres de mai. Les hommes ne sont pas moins épris de leurs catacouas, de leurs ailes de pigeon; leurs précieuses mains nagent dans les dentelles, se nichent dans des manchons; ils portent des habits à fleurs et les talons de leurs souliers sont rouges pour souligner leurs pirouettes.

Dans cette corruption que de goût, que d'apprêts; ce sont des badinages mesurés, légers, d'esprits un peu exténués, mais tellement fins et tellement au-dessus des babioles dont ils s'amuse un moment.



Aimables estampes, cages entr'ouvertes, oiseaux trop familiers, roses effeuillées avant d'être prises, loteries équivoques où l'on gagne tout ce que l'on désire. Que de lits défaits, que de rideaux chiffonnés. Amantes favorisées, amies rougissantes, serins mignons, gimbettes, figures découvertes ou non... Fragonardises ! Tout cela est un jeu de personnes très polies et qui essaient de se divertir sans trop y croire.

Le ton de Paris, c'est Chamfort, celui des *Maximes*, le beau jeune homme mangé par le ver et qui jetait sur des bouts de papier ces sentences corrosives :

" Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, mal coupé un de ses ongles ou mis son bas à l'envers ".

Et encore : " Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible, avec la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer, vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner votre prédécesseur ou votre successeur ".

C'est aussi Crébillon fils, non celui du *Sopha* d'un libertinage si longuement édulcoré, mais celui des *Égarements du cœur et de l'esprit*. Nous y voyons des dames du meilleur ton, galantes mais avec tant de nuances, gourmandes, mais avec précaution, se disputer la possession du jeune Meilcour.

Notons aussi ces *Tableaux des mœurs du temps* où le dévergondage est si compassé. Ouvrage qui me fait penser aux gâteaux dont les flancs brûlants dissimulent une glace, laquelle à ce contact et à ce voisinage voit son parfum décuplé.

" Vous m'avez inspiré cette fureur, déclare un des personnages, je vous ai forcée, mais je n'ai pu faire autrement et je vous en demande pardon... " Le reste est d'une galanterie qui passe la mesure bienséante.

Ce sont tous les conteurs de la fin du dix-huitième, tous les abbés galants, tous les faiseurs de contes, qui allaient de ruelle en ruelle effeuillant leur cœur avec les épîtres et les bouts rimés; tous les favoris, les pensionnés, tous ceux qui avaient d'aimables talents, des figures avantageuses et la jambe bien faite.

Plus tard, c'est encore Vivant-Denon, égoïste, désabusé et toujours curieux. On connaît le début de *Point de Lendemain* : " J'aimais éperdument la comtesse de ***; j'avais vingt ans et j'étais ingénu; elle me trompa; je me fâchai; elle me quitta. J'étais ingénu, je la regrettai; j'avais vingt ans, elle me pardonna; et comme j'avais vingt ans, que j'étais ingénu,

toujours trompé, mais plus quitté, je me croyais l'amant le mieux aimé, partant le plus heureux des hommes".

Quelle friandise! C'est une cantharide enfermée dans une dragée! J'ai gardé pour la fin les *Liaisons dangereuses* — ce grand livre où la méchanceté resplendit de tant de feux. Qui n'aimerait Valmont et ce beau serpent, cette cravache à pommeau de porcelaine chinoise : la Merteuil? ces deux âmes dont les détours s'embellissent d'une hypocrisie de gala. Combien je les préfère à cette présidente dont la froide rhétorique fait espérer et attendre la chute, et à cette petite fille qui perdit l'appétit du plaisir pour avoir un peu badiné avec le diable.

Cet art-là est inimitable, désinvolte, si froid, tellement déguisé et de si bonne compagnie. Il faut remonter jusqu'aux *Pastorales* de Longus, pour trouver des inventions si propres à réveiller l'usure des sens et les fatigues de l'esprit.

Ce ton vif, ces couleurs si rouges sur les figures pâles des belles, ces mille feux du jour qui s'éteint, on dirait le duvet artificiel que mettrait à des fruits de marbre ou de cire un peu de poudre "à la Maréchale".

George BARBIER.



OU VA LA MODE

VERS QUELLE LIGNE
QUELLE ÉPOQUE
QUEL PAYS?

ESSAI DE DÉLIMITATION DES
STYLES (LA LIGNE GRECQUE,
L'ITALIENNE DE LA RENAISSANCE,
ET CELLE, MODERNE, DE 1890),
OU L'ON REMARQUE QUE
PARAIT TENDRE, DANS SES
GRANDES LIGNES, LA
M O D E A C T U E L L E

CONTENANT HUIT
CROQUIS DE ROBES
MODERNES INSPIRÉES D'ÉPO
QUES TRÈS DIFFÉRENTES

LA MODE ET LE BON TON



On se lamente, on désespère de revoir les grandes élégances d'il y a seulement vingt ans, et pourtant je ne crois pas qu'à aucune autre époque les femmes dépensèrent autant qu'elles le font dans une seule saison à présent. A quel moment les bas valurent-ils, très simples, sans broderie, plus de cent francs? Quand donna-t-on mille francs pour un chapeau à peine garni? Et à quelle époque, une paire de gants courts valut-elle quarante-cinq francs? Je ne vous parle pas ici du prix d'une robe, ce qui alors dépasserait à tel point ce que nous connaissons de tous temps, qu'il est préférable de ne pas insister. Et vous m'allez dire après cela que l'élégance se meurt?

Disons que le "modèle" a tué l'élégance, cela serait plus juste, mais reconnaissons au moins que l'amour du luxe est plus vivace que jamais, que la recherche dans le détail est absolument exquise et que le joaillier et le fabricant de sacs, de cannes et de tous les bibelots qui composent notre toilette n'ont jamais eu autant à faire et à créer. Et donnons en même temps un bon point à la femme française qui peut se maintenir au milieu de ce désarroi économique et qui conserve malgré tout la suprématie de son goût et de son élégance.



Dans son jardin dessiné à la française, autour des parterres aux fleurs bleues, la comtesse E. de Beaumont, recevait par un temps merveilleux ces jours-ci. On dansait dans le grand salon, tandis que le goûter servi sous une tente, créait une allée et

venue chatoyante et charmante. De plus en plus la taille se signale très basse, des franges traînent à terre d'une manche attenante au corsage; mais ce qui est caractéristique, c'est la longueur souple des jupes qui ont l'air de pendre sur leur contour, juste au ras du cou-de-pied.

M^{me} des Montiers fit sensation dans une robe unie, étroite, noire, dont le col droit et très large comme une fraise et les parements étaient faits de tulle coulissé, plus resserrés au poignet que vers la saignée. Le petit chapeau Henri II accompagnant cet ensemble était vraiment chic.

M^{lle} Sorel, très simple, dans une robe de crêpe à fleurs, noir et blanc, avait beaucoup d'allure sous son chapeau de paille d'Italie couronné de roses blanches.

La maîtresse de la maison en soie "grège" entièrement brodée de perles assorties disposées en longueur, portait un chapeau sans garniture, peint à la main, de couleurs vives, très original, mais ce qui était surtout caractéristique, c'était un collier de diamants et saphirs suspendu au milieu du corsage en hauteur, tombant libre jusqu'à la taille. Nous avions vu déjà la duchesse de Gramont porter un bracelet de cette manière.

Le goût de la maîtresse de la maison se distingue dans tous les détails de ses réceptions qui nous donnent chaque fois une série d'idées nouvelles : comme, par exemple, la manière de disposer les fleurs coupées, sur les terrasses et sur les balustrades. De grandes vasques marocaines immenses, avec de l'eau figurant comme un petit bassin, ont sur l'un des côtés, baignant à peine, un ou deux

gros bouquets de roses liées comme si par hasard, on avait laissé là les fleurs pour les reprendre tout à l'heure. D'autres fois, sur le rebord d'un meuble, de beaux lis sont couchés, alanguis et pleins de poésie : "Prenez-moi" ont-ils l'air de dire à celles qui passent et qui les admirent; c'est du reste ainsi que finissent ces fleurs superbes, vers la fin de la réception, quand la musique tue, on s'éternise à causer dans le crépuscule de quelque magnifique journée d'été.



Les lumières de couleurs dansent au balancement de la branche, le jardin est dans la complète obscurité et les femmes aux robes scintillantes se dessinent en éclats de lucioles dans l'atmosphère de fraîcheur et de grandeur du parc monumental. La comtesse d'Ormesson reçoit ce soir dans cette demeure exquise, ancienne, d'un parfum désuet et pénétrant; les salons éclairés aux bougies, les chambres-bibliothèques par où l'on accède du parc, par un petit pont de pierre, tout cela très différent de ce que nous voyons chaque jour et si beau de lignes.

Les voitures gagnaient le Perron par l'entrée des petits pavillons Louis XIII, et longtemps avant que les voitures n'arrivent à la maison on apercevait leurs lumières grandissantes progressivement par les chemins à travers bois; l'effet était exquis. Dans les salles de danses, le rose, le mauve et le blanc avaient tué le noir, que seules quelques rares femmes, ne se décident jamais à quitter. M^{me} d'Ormesson en rose vif; sa sœur, la comtesse de Kergerlay en blanc, sans bijoux. La duchesse de Gramont en robe de satin "ivoire" ornée des petits miroirs chers à l'époque des Médicis.

M^{me} Verdet de Lisle, très originalement habillée en Infante : satin vert pâle avec effet de vertugadin et coiffure très tirée en arrière. La duchesse de Trévise en mauve, fine et souple, coiffée d'un superbe diadème de saphirs. La comtesse de Vogüé en blanc

et coiffure de Bacchante dans ses cheveux noirs. La comtesse de La Rochefoucaud en rose brodé de cristal, des diamants dans les cheveux, ainsi que M^{lle} de Yturbe en lamé vert et rose, la ceinture faite d'une natte de ruban rose et vert.

Pour le feu d'artifice on s'enveloppa de ses manteaux tous de lamé ou de velours clairs, doublés de fourrure; aucun n'était noir.



Le Derby fut splendide, les pelouses envahies de bonne heure; mais seule la tribune des Sociétaires montrait quelques élégances : la jeune duchesse de Crussol en crêpe "ocre" sur fond noir, coiffée d'un immense chapeau de paille brillante, avec papillon de Chantilly, avait une silhouette charmante comme sa belle-sœur, la comtesse de La Rochefoucaud, en crêpe à fleurs noir et "ocre", également coiffée de noir mais avec voile de Chantilly tombant derrière. M^{me} Georges Menier, avec la robe de Vionnet, en crêpe blanc à fleurs des champs, idéale de beauté sous sa paille blanche, à peine ceinturée de ruban coulissé. Une ombrelle d'un rose vif tranchait sur cet ensemble pâle. Pâle aussi celui de M^{me} Hanraux en mousseline à pois et brodé, éclairé par une garniture de jade, en ceinture, boucles d'oreilles, et colliers retombant par trois rangs à la fois. Du reste, la mode de ces parures de pierre de couleurs, se retrouve sur quantité de robes blanches cette saison, et c'est ma foi très gai.

Vous dirai-je que de moins en moins le juponage se fait sentir? Vous le savez mieux que moi.... mais ce que vous ne savez pas, peut-être, c'est le nombre de femmes qui, au Derby, nous montrèrent dans la transparence des mousselines, de jolies jambes, absolument parfaites?

Si je vous rencontre un jour, en tête à tête, je vous promets de vous le dire...

J. R.-F.

Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 6



PLANCHE 41. — L'Été, composition de Charles Martin.

PLANCHE 42. — Cette robe pour les bains de mer est faite dans le lainage de Rodier "chevrons laine".

PLANCHE 43. — La robe d'été est de Dœuillet; le veston, de Larsen.

PLANCHE 44. — Une robe d'après-midi, de Beer. La jaquette pour les courses, de Kriegek.

PLANCHE 45. — Robe d'après-midi et robe de fillette, de Jeanne Lanvin. La robe est en vermeil violine; ceinture de petites roses en même tissu; grand col de tulle du même ton, garni de ruche vermeil. La robe d'enfant est en crêpe de Chine blanc, broderie fine en moire, gros nœud vert sur le côté.

PLANCHE 46. — Tailleur de Martial et Armand. Le pardessus est de Lus et Befve.

PLANCHE 47. — De Paul Poirer, un manteau pour le soir.

PLANCHE 48. — De Worth, une robe du soir en mousseline cirée noire, brodée de perles corail et or, avec grand motif de pierres précieuses.



L'ÉTÉ

VALLÉ
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



SUZANNE ET LE PACIFIQUE

ROBE DE BAINS DE MER, EN "CHEVRONS LAINE" DE RODIER

NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



5

LA CALINE

ROBE DE D'ŒUILLET
VESTON DE LARSEN

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



LONGCHAMP

ROBE D'APRÈS-MIDI, DE BEER
JAQUETTE POUR LES COURSES, DE KRIEGCK

N° 6 de la Gazette du Bon Ton.

Année 1922. — Planché 44

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY

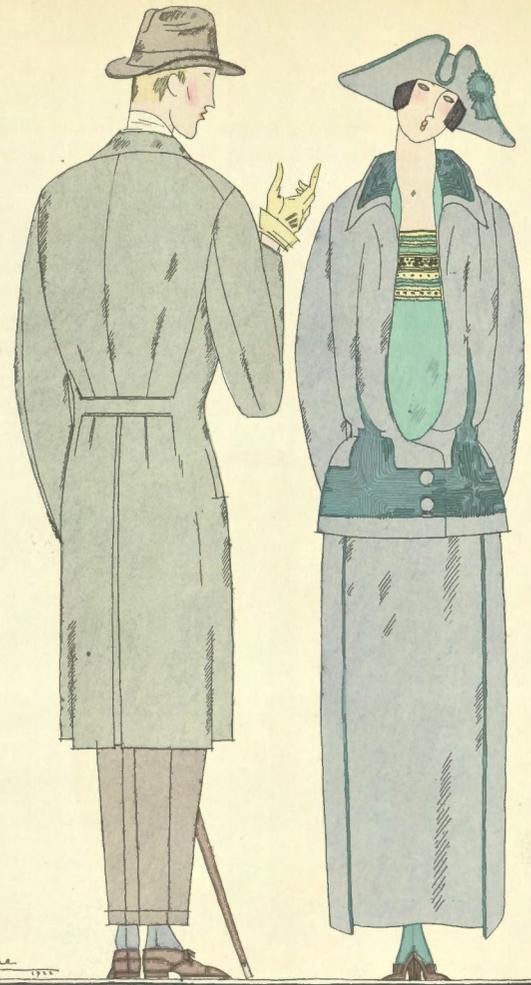


LE NID DE PINONS

ROBE D'APRÈS-MIDI ET ROBE DE FILLETTE, DE JEANNE LANVIN

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



L'ENTREVUE MATINALE

TAILLEUR, DE MARTIAL ET ARMAND
PARDESSUS, DE LUS ET BEFVE

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



LA GLACE
ou
UN COUP D'ŒIL EN PASSANT
MANTEAU DU SOIR, DE PAUL POIRET

Vault
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



48

ESPÉREZ

ROBE DU SOIR, DE WORTH

N° 6-1922

NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



GRECQUE

N° 6 de la Gazette du Bon Ton
Année 1922. — Croquis N° XLI

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



GRECQUE

N° 6 de la Gazette du Bon Ton
Année 1922. — Croquis N° XLII

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



RENAISSANCE
ITALIENNE

N° 6 de la Gazette du Bon Ton
Année 1922. — Croquis N° XLIII

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



RENAISSANCE
ITALIENNE

N° 6 de La Gazette du Bon Ton
Année 1922. — Croquis N° XLIV

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY

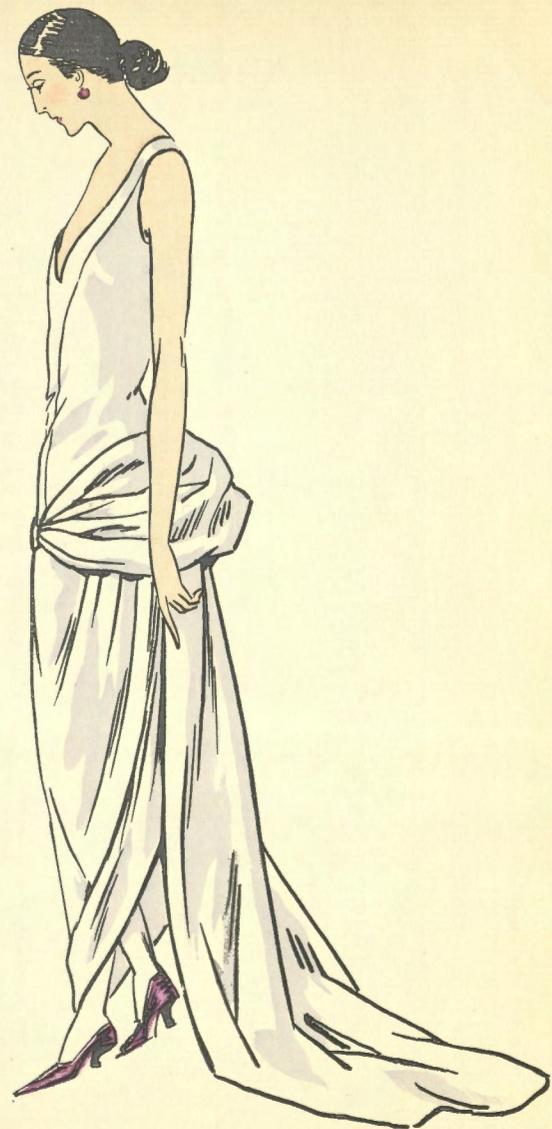


ÉPOQUE 1886

N° 6 de La Gazette du Bon Ton
Année 1922. — Croquis N° XLV

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



ÉPOQUE 1890

N° 6 de la Gazette du Bon Ton
Année 1922 — Croquis N° XLVI

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



ÉPOQUE 1887

N° 6 de la Gazette du Bon Ton
Année 1922 — Croquis N° XLVII

VAULT
NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



David. 87.1122

ÉPOQUE 1887

N° 6 de la Gazette du Bon Ton
Année 1922. — Croquis N° XLVIII

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



PRIX :

FRANCE, BELGIQUE, ITALIE

Abonnement (10 Numéros par an) .. 200 francs net
Le Numéro 25 francs net

AUTRES PAYS ÉTRANGERS

(Sauf États-Unis & Amérique et dépendances)

Abonnement (10 Numéros par an) .. 300 francs net
Le Numéro 35 francs net

Pour les États-Unis et dépendances, s'adresser à :
CONDÉ NAST PUBLISHER
19 West 44th Street - NEW-YORK

Pour l'Amérique du Sud, s'adresser à :
RODRIGUEZ GILES et C^{ia}
Carlos Pellegrini 318 - BUENOS-AYRES

Le Directeur-Gérant : LUCIEN VOGEL.

NOT TO CIRCULATE

Imprimé à Paris
sur les presses de Studium
22, rue des Volontaires prolongée

